

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

J'ai 65 ans, je suis Belgo-Marocain, marié, avec des enfants et petits-enfants, j'ai travaillé durant une période de huit ans à Toulouse, en tant que technicien Télécom, de 1998 à 2006. J'habite actuellement dans les environs de Bruxelles. J'ai déjà écrit une biographie à compte d'auteur, *Le tumultueux destin de Krimo*, éditions Antidote Publishers, en 2018, visible aussi sur Facebook.

Moi, Mous.

Depuis le début des années 1980, pratiquement à toutes les grandes vacances, je partais avec ma femme et mon fils chez ma sœur Nabila, de deux ans mon aînée, qui habitait à Colomiers, près de Toulouse, mariée à Miguel, électricien, dit « le beauf ». Souvent, pour les vacances, on louait une petite maison en bord de plage à Narbonne, où le beauf et moi nous adonnions à quelques activités de loisirs, comme la planche à voile, le scooter des mers, le karting et bien d'autres encore.

Un jour de juillet 1986, à Narbonne-Plage, avec notre matériel de pêche amateur, deux petites cannes à pêche, une boîte d'appâts et une petite boîte de plombs, suffisant à nos yeux, nous avons décidé de passer une bonne journée de pêche en mer. Sans plus hésiter, on est allés louer un petit bateau nommé *Astérix* pour la demi-journée, un genre de yacht en miniature équipé d'un petit moteur de moins de dix CV sans permis, pouvant embarquer de trois à six personnes, d'après le loueur. Mais sans les femmes qui n'avaient pas assez confiance pour monter à bord de cette petite embarcation qu'elles appelaient « la barque de Gepetto ». Sans elles, nous avons embarqué à deux. Avec quelques conseils des pêcheurs retraités du voisinage, nous indiquant les bons petits coins pour

une bonne pêche, un peu plus loin au large, un fond marin très rocheux riche en poissons. Avec les instructions du loueur pour sortir du port : « Il faut nettoyer le bateau après votre pêche fructueuse. » On se demandait s'il ne se moquait pas un peu de nous en exagérant sur le terme « pêche fructueuse ».

On a largué les amarres en remontant soigneusement une petite ancre, en la déposant à nos pieds, puis ce fut le départ, sous le regard inquiet de nos femmes, mais qui ne pouvaient s'empêcher de se tordre de rire, les pieds bien assurés sur la terre ferme, en nous voyant partir sur ce petit *Astérix*. Sortant du port, on a pris direction bâbord vers l'endroit indiqué par les pêcheurs. Moteur à pleine puissance, au début, on se croyait sur un petit bateau sûr et rapide, cela glissait parfaitement sur une eau peu agitée, mais une fois passée la jetée du port, le petit rafiote commençait à bouger dans tous les sens avec l'impression de faire du sur-place. J'ai dit au beauf : « À cette allure-là, il va nous falloir deux jours pour atteindre l'endroit indiqué par les pêcheurs ! » Ils nous avaient dit : « Vous longez la côte sur plus ou moins six kilomètres jusqu'à l'embouchure d'un fleuve, puis vous vous éloignez d'environ 2 milles marins (3,704 km) de la côte ; là, vous jetez l'ancre et lâchez vos lignes. »

Pour arriver à l'endroit indiqué, on a commencé à faire de la pêche à la traîne en jetant nos lignes munies d'appâts, mais sans poids suffisants pour s'enfoncer dans l'eau, voyant les flotteurs et les appâts sautiller hors de l'eau, on ne comprenait rien. Les appâts finissaient par s'arracher des hameçons sans avoir hameçonné le moindre poisson, mais on se marrait comme des gosses en criant : « Bande de marins d'eau douce ! »

Arrivés à l'endroit désigné, on a jeté l'ancre, on s'est installés en laissant tomber nos lignes, en attendant que ça morde.

Une heure, puis deux heures, toujours rien, le ciel devenait de plus en plus menaçant avec de gros nuages gris se dessinant au-dessus de nos têtes, le vent commençait à se lever, une petite panique s'installait en nous, on décida sans plus tarder de plier bagage en remontant nos lignes sans aucune prise. Miguel a démarré le moteur en mettant pleins gaz, le petit rafiote a commencé à s'enfoncer dans l'eau par l'arrière en se cabrant, et en faisant du sur-place. On se regardait tout paniqués, s'imaginant un tas de choses qui passaient par la tête. En quelques fractions de seconde, on se croyait avalés par un tourbillon créé sans doute par une tempête imaginaire tellement la panique était réelle. Puis un éclat de rire suivi d'un fou rire, qui nous empêchait

de redevenir sérieux. On n'avait plus la force de faire quoi que ce soit, pendant un bon moment, comme tétanisés. Puis, on a eu le déclic en même temps, voyant la corde de l'ancre tirée sur l'arrière du bateau, comme pour confirmer qu'on était bien des marins d'eau douce... On avait oublié de remonter l'ancre qui nous retenait bien accrochés aux roches du fond marin. Ce fut un moment de panique, mais très drôle. J'ai dit au beauf que cet épisode de notre vie resterait gravé à jamais dans notre mémoire. Retrouvant nos esprits petit à petit, toujours avec un fou rire, on a mis le cap sur le petit port. Nous avons mis plus de temps qu'il fallait, avec un vent de face, pour rejoindre le port d'attache avec un retard de deux heures. Mais sains et saufs et sans aucune prise, soit, mais avec un souvenir inoubliable.

Lorsque nous sommes arrivés au bureau de l'occasion pour remettre les clés du petit rafiote, nous avons expliqué au patron du magasin que nous n'avions fait aucune prise. En voyant notre matériel de pêche, il nous a demandé : « Avec quelle plombée avez-vous pêché ? » Lorsque nous lui avons montré la petite boîte de plombs d'une dizaine de grammes et la dimension des flotteurs de nos lignes, il a éclaté de rire en tapant dans ses mains, nous disant avec l'accent du sud-est : « Putain, con, vous êtes

des brêles ou quoi ? Il faut plomber avec plus d'une dizaine de grammes à chaque ligne pour descendre au plus profond. » N'ayant plus honte de ces moqueries vu l'épisode de l'ancre pas relevée, on s'est mis à rigoler en se disant, s'il savait, ce ne serait plus de brêles qu'il nous traiterait, mais de bien pire ! Alors, on l'a salué tout en gardant un fou rire.

Quand on a raconté le récit de notre journée à nos femmes, elles étaient pliées de rire, mais soulagées de ne pas avoir embarqué avec de vrais marins d'eau douce.

Toutes les vacances, la devise était de faire le vide total, de laisser le monde du travail derrière soi, et de prendre un maximum de plaisir pendant cette période de relâchement, pour repartir les batteries chargées de bons souvenirs, afin de se motiver durant toute l'année de travail.

Quelques années plus tard, en 1995, le beauif s'était mis à son compte en créant Satelic, une société d'installation de réseaux informatique et téléphonique (les télécoms), travaillant en priorité pour l'Aérospatiale de Toulouse, Airbus. Il avait moins de temps à consacrer aux vacances, pendant les deux premières années de sa petite entreprise.

De mon côté, en 1997, ma femme et moi avions une petite maison modeste, mais avec tout le confort nécessaire pour nos quatre enfants, à

Alost, en Flandre, depuis quatre ans. Je travaillais comme ouvrier magasinier dans une entreprise de matériaux de construction, Plaka béton, à Ternat, dans les environs de Bruxelles. La même année, pour les vacances, je suis parti avec ma petite famille à Toulouse chez ma sœur, le beauf et leur fille de 10 ans. Ils habitaient depuis cinq ans à Lévignac, un petit village de campagne au nord-ouest de Toulouse. Un endroit agréable, très calme et reposant. À cinq minutes de l'immense forêt de Bouconne où on passait des journées à la piscine en plein air, des plaines de jeux et près d'une dizaine de terrains de tennis, où je passais des heures à jouer avec mon fils aîné... Des vraies vacances en pleine nature. Un soir, en discutant à table après un bon repas, le beauf me dit :

— J'aimerais bien connaître le Maroc et faire la connaissance de votre famille.

Je l'ai pris au mot.

— Pas de problème ! Si tu veux, demain on prend la route.

Il m'a regardé d'un air sceptique.

— Tu es sérieux ?

— Je suis toujours sérieux, surtout quand il s'agit de prendre la route pour le Maroc, en plus de Toulouse le voyage en voiture est bien plus reposant et plus vite fait que lorsque je pars de Belgique.

Je l'ai donc invité à faire ses bagages.

— Nous partirons demain, tant que les paroles sont encore chaudes.

Pendant un bon moment, tous autour de la table pensaient que je plaisantais, mais pas du tout, je n'avais jamais été aussi sérieux malgré quelques verres d'apéro qui m'avaient certainement boosté pour vouloir partir le plus vite possible à l'aventure. En laissant ma femme et les enfants avec ma sœur.

Après une bonne nuit de sommeil bien agité, au grand matin, après le petit déjeuner tardif, je dis au beauf :

— Il est temps de préparer nos affaires de voyage !

Toujours pas certain de me croire, tout excité, il me dit :

— Je te prends au mot !

Et sans plus tarder, il commence à préparer ses affaires.

— C'est sérieux ? Tu ne plaisantes pas j'espère.

— Pour te montrer que je ne rigole pas, on prendra la route ce soir comme prévu.

Après toutes les vérifications des niveaux d'huile et eau de la voiture, les documents, etc., vers minuit, nous avons pris la route de Toulouse en direction de Narbonne en longeant la côte méditerranéenne vers Perpignan, puis par Barcelone, Alicante, Malaga.

Après plus d'une dizaine d'heures de route toute la nuit, sans se presser, on est arrivé au port d'Algésiras, la pointe sud de l'Espagne. On a eu de la chance d'avoir un bateau dans l'heure qui suivait notre arrivée dans la matinée. La voiture parquée dans le garage du bateau, on s'est dirigé vers les toilettes pour nous rafraîchir, le visage tout crispé d'une nuit blanche, les yeux rouges comme des ivrognes, mais le sourire sur nos visages cachait toute la fatigue de la route, envoûté par le parfum d'un mélange magique, d'une brise soufflant en pleine Méditerranée, entre l'Europe et l'Afrique.

Après un bon café au bar, on est monté sur le pont supérieur du bateau pour admirer la traversée du détroit de Gibraltar, comme une petite croisière très agréable. Surtout en pleine mer et par beau temps, on distingue nettement les deux continents, l'Europe et l'Afrique, distants de plus d'une quinzaine de kilomètres. Accompagnés, comme très souvent, par des dauphins, pour lesquels suivre les bateaux était devenu, je pense, un jeu de course qui les amusait et faisait le bonheur des enfants et l'admiration des voyageurs passionnés de ces animaux.

Arrivés à Ceuta, l'enclave espagnole sur le sol marocain, direction les douanes. Passé le contrôle douanier espagnol, puis les formalités douanières

marocaines, il restait une quarantaine de kilomètres à parcourir le long de la côte méditerranéenne, un vrai régal pour les yeux, jusqu'à Tétouan.

Les premiers jours, nous les avons passés à faire la connaissance et les présentations de la famille.

En ces quelques jours, nous avons visité la ville de Tétouan et ses environs. Profitant du littoral qui ne manque pas de charme par ses montagnes verdoyantes, qui plongent dans une mer d'un bleu azur reflétant les rayons de soleil, idéal pour se mettre sur une terrasse et siroter un jus d'orange fraîchement pressé. Tout en admirant la beauté du lieu, le beauf me pose la question :

— Ça t'intéresserait de venir travailler dans ma société à Toulouse ?

Sans hésiter, je lui ai répondu :

— Bien sûr ! En quoi consiste exactement le travail ?

Après quelques explications, il me dit :

— Mais il faut faire une formation d'informatique et de gestion d'entreprise, et notamment avoir un minimum de connaissances en réseaux informatique et téléphonique, les télécoms en général. Au cas où je voudrais agrandir la société et te mettre comme gérant associé, en France ou au Maroc si ça t'intéresse, parce que pour le moment le réseau

télécom prend de l'ampleur un peu partout, surtout que nous sommes une des rares petites entreprises, dans le sud de la France, spécialisées dans la fibre optique, avec tous les appareils adéquats.

Après l'avoir écouté attentivement pendant quelques minutes, je voyais là une opportunité de pouvoir travailler dans le sud de la France, sachant que, de Toulouse, il n'y avait qu'une bonne heure de route de là où je passais la plupart de mes vacances avec ma petite famille, sur la côte, à Narbonne et Gruissan, près de la région des pays cathares, où ma femme et moi sommes tombés sous le charme des cités cathares en visitant une grande partie des châteaux en ruine, et de pouvoir continuer à en visiter d'autres. Je n'en croyais pas mes oreilles, je pensais être dans un rêve, car jusque-là, personne ne m'avait donné une chance d'avoir un vrai métier à responsabilités, et surtout au soleil.

Après avoir bien profité et apprécié notre séjour d'une semaine au Maroc, le temps était venu d'aller saluer une bonne partie de la famille en les remerciant pour leur accueil chaleureux.

Tout doucement, sans nous presser, tout en admirant la beauté des lieux, nous avons repris gentiment la route vers Toulouse. Sur toute la route du retour, je n'arrêtais pas de bombarder le beauf de questions concernant le travail, non pas parce

que je n'avais pas confiance dans ce qu'il me proposait, mais parce que je voulais comprendre et être à la hauteur de ce qu'il attendait de moi. Motivé comme jamais et désormais impatient de retourner en Belgique pour pouvoir commencer les démarches et entamer l'apprentissage dans cette future et nouvelle carrière.

Après toute une nuit de route, sans vraiment me rendre compte du temps passé derrière le volant, au petit matin je me suis retrouvé devant la maison du beauf comme si on avait été téléportés. Après quelques heures de repos, on a décidé de passer une petite semaine à Narbonne-Plage, pour faire profiter les enfants de leurs vacances en louant une petite maison face à la mer, comme presque à toutes les vacances depuis quelques années.

Après une bonne semaine de repos et d'amusement, le départ vers la Belgique ne se fit pas sans tristesse pour les enfants, mais toutes bonnes choses ont une fin. Pour moi, ça ne faisait que commencer, motivé, la tête pleine d'objectifs à atteindre.

Sur toute la route du retour, avec ma femme, je ne parlais pratiquement que du projet que je voulais réaliser avec le beauf. Une fois arrivés à la maison, tout le monde avait repris ses esprits, d'abord la rentrée des classes pour les enfants. Sans perdre de temps, je me suis empressé d'acheter un ordinateur

pour me familiariser avec cette machine, qui deviendrait peut-être mon outil de travail pour plus tard.

Le lundi matin, j'ai repris le chemin du travail en traînant un peu la patte certes, mais gonflé à bloc, la tête pleine de projets motivants pour pouvoir quitter ce job très pénible que je faisais depuis plus de deux ans. Tellement pénible que, deux mois plus tard, je rentrais à l'hôpital pour me faire opérer, après plusieurs années de souffrance due à une hernie discale. La convalescence s'est faite sans trop de mal, puisque anesthésié par la motivation des objectifs que j'avais en point de mire.

Je me suis très vite remis sur pied, après quelques semaines de rééducation, tout en étudiant tous les jours, sans perdre de temps, un livre très complet et instructif sur les réseaux télécoms, *Passeport pour les réseaux*, que le beauf m'avait donné en me disant : « Si tu apprends et comprends par cœur le contenu de ce bouquin, tu connaîtras presque toutes les ficelles de ce métier. » Un livre très complet techniquement, pour se familiariser avec le langage, tout en apprenant le métier très vaste des réseaux télécoms. Et pour compléter l'apprentissage dans le domaine informatique, je me suis inscrit dans un établissement payant, Euro

Data, à Bruxelles, pour suivre des cours d'informatique intensifs de base avec les applications bureautiques et dactylos, avec obtention de diplôme après trois mois. Dans le même temps, je me suis inscrit dans une école pour des cours accélérés de six mois, pour la formation en gestion, droit et fiscalité à l'INFAC, à Bruxelles. Avec un certificat de réussite remis par IFPME de la communauté française de Belgique.

Et pour ne pas faire les choses à moitié, comme je me trouvais en surpoids, j'ai décidé de faire tous les jours des activités sportives, du vélo, de la natation, pour ma rééducation et surtout pour perdre du poids. De 96 kilos jusqu'à atteindre le poids que j'avais à mes vingt ans, 78 kilos. En six mois de temps, j'avais perdu 18 kilos. Tout le secret de réussite physique et mentale reposait dans la motivation de travailler dans le sud de la France, avec comme option de créer une succursale au Maroc.

Pendant ce temps, à Toulouse, ma sœur et le beauf avaient trouvé une petite maison à Lévignac, pas loin de chez eux. Ils m'ont invité à venir la visiter avant de signer le bail de trois ans. Je suis donc parti une petite semaine pour visiter la petite maison de campagne, au printemps 1998. Après avoir signé le bail, le beauf m'a invité le jour de

mes 40 ans à Narbonne-Plage, où il avait un mobil-home dans un camping. Bien entendu, sans me prévenir de la surprise qu'il m'avait réservée, avec la complicité du patron d'un restaurant-discothèque au bord de la plage. Une surprise qui m'a fait chaud au cœur et que je n'oublierai jamais venant du beauf.

Une soirée surprise avec gâteaux et champagne endossant du même coup le rôle de star d'une soirée. Dans ce restaurant qui, dans un premier temps, a laissé place à une salle de karaoké, où je devais chanter quelques chansons de Johnny, dopé par quelques verres de champagne, j'avais complètement balayé ma timidité pour me sentir plus à l'aise. Puis le restaurant s'est finalement transformé en discothèque où nous avons passé toute la soirée. Bien joué, Miguel, surprise totale !

Le lendemain, après un réveil tardif, mais en pleine forme, nous avons repris le chemin de retour vers Toulouse.

Deux jours plus tard, il fallait remettre les pieds sur terre et penser au retour vers la Belgique, pour les préparatifs du départ imminent. Une fois de retour au pays de la grisaille, sans regret et après des mois de réflexions et de discussions, c'était très dur pour ma femme de laisser tomber tous ses droits, son salaire, ses activités derrière elle, et toute

sa famille, parents, frères et sœurs, mais l'appât d'une nouvelle vie au soleil avec sa petite famille était plus fort que tout, avec une confiance aveugle en sa belle-sœur Nabila et Miguel.

Au mois de juin, nous avons signé un accord de vente pour notre maison, qu'on avait mise en vente quelques mois auparavant dans une agence immobilière. Moi, je commençais à me préparer au grand départ, avec tout au plus une voiture monospace pour transporter quelques affaires personnelles. Un diplôme informatique euro data, un certificat de gestion d'entreprise en poche et une petite connaissance théorique des réseaux télécoms, grâce au livre donné par le beauf.

Quelques jours plus tard, j'ai appelé l'association caritative Les Petits Riens pour leur donner tous les meubles. Une fois la maison débarrassée des meubles, il ne restait que quelques petites affaires, que je prendrais à la vente de la maison. Nous avons laissé la maison entre les mains de l'agence immobilière. Toute la famille nous prenait pour des fous et essayait de nous raisonner en nous disant : « Vous n'allez quand même pas laisser tomber des années de stabilité, le travail, l'éducation de vos enfants qui sont certes bilingues, mais étudient en néerlandais et qui perdront toute con-

naissance avec cette langue et devront tout recommencer en français, votre maison, vos droits administratifs et tout ça pour un travail au sud de la France, tout recommencer à zéro avec un salaire minimum. » Mais moi, je n'écoutais que ma conscience qui me disait : « Ne les écoute pas et fonce ! » Voyant que les enfants étaient ravis de partir vivre au côté de leur tantine, lieu de leurs vacances à une heure de route de la Méditerranée et tout au plus pour les montagnes des Pyrénées, une opportunité que je ne me voyais pas refuser. Ayant une confiance totale en mon beau-frère, qui m'avait promis que je commencerais avec un salaire de base, mais que cela pouvait évoluer très vite, surtout s'il me prenait comme associé plus tard pour le Maroc. N'ayant plus aucun doute de réussite en travaillant avec lui, puisqu'il n'arrêtait pas de me dire : « Fais-moi confiance, laisse-moi faire et tout ira comme prévu. »

LE GRAND DÉPART POUR LE SUD DE LA FRANCE

Le jour du grand départ, sans aucune hésitation, on a pris la route début juillet 1998 avec nos trois enfants de 6, 8 et 11 ans. Le plus grand fils est resté à Bruxelles. À 18 ans, il travaillait et ne voulait pas quitter la Belgique, et sûrement pas ses grands-parents qui habitaient Bruxelles.

Sans plus tarder, j'ai pris la route en direction du sud, comme beaucoup de vacanciers à cette période, sauf que pour nous le ressenti des vacances était beaucoup plus intense. Sachant que nous partions pour un aller simple et rester vivre au sud de la France, qui nous charmait par son climat et ses petits villages rustiques de campagne, qui nous